

Article II

La conception des grands problèmes sociaux qui résulte de la conception psychologique de la société.

Les grands problèmes sociaux l'intéressent dès le début de sa carrière d'écrivain. Comme nous l'avons vu, dans l'article II du chapitre I où nous avons traité de la vie de Tarde et de la chronologie de ses œuvres, il a fait très tôt une application de son point de vue psychologique en économie politique. Il publiait en 1881 un article intitulé, La Psychologie en économie politique qui n'était qu'une esquisse de son ouvrage considérable La Psychologie économique publié en 1902.

Dans cet ouvrage, Tarde proteste contre la façon dont l'économie politique s'est laissée entraîner hors du domaine proprement social par son engouement pour les sciences exactes et par sa négligence du côté psychologique de l'homme. "L'erreur, dit-il, des premiers architectes de l'économie politique et de leurs successeurs a été de se persuader que, pour constituer en corps de science leurs spéculations, le seul moyen, mais le moyen sûr, était de s'attacher au côté matériel et extérieur des choses, séparé autant que possible de leur côté intime et spirituel, ou, quand c'était impossible, de s'attacher au côté abstrait et non concret des choses. Par exemple, il fallait s'occuper des produits plutôt que des producteurs et des consommateurs et, dans le producteur ou

dans le consommateur — car enfin on ne pouvait éviter d'en parler — il fallait considérer une dépense de force motrice (travail) ou un réapprovisionnement de force et non de sensations, des émotions, des idées, des volontés. Etre aussi objectif et aussi abstrait qu'on le pouvait: c'était là la méthode.¹

L'économie politique doit être une étude de l'accord des désirs et des besoins au lieu des croyances entre elles. On doit interroger l'individu pour saisir cet accord. Tardé analyse l'économie politique d'après sa fameuse triade, qu'il appelle ici la répétition, l'opposition et l'adaptation économique.

Dans la répétition économique, il étudie ce qui est répété indéfiniment au fond de tous les phénomènes économiques, c'est-à-dire les désirs et besoins des individus qui ne sont que des combinaisons de croyances et de désirs; il étudie le travail et le capital dont il a donné une interprétation originale selon sa conception psychologique dans sa Logique Sociale. "La cause première de la richesse, dit-il, c'est l'invention Les économistes auraient dû prendre la peine de remarquer que le travail est un faisceau d'actions similaires, d'actes répétés, à l'exemple, conscient ou inconscient, d'un premier acte qui n'émane nullement du travailleur lui-même, mais d'un inventeur antique ou récent, connu ou inconnu... le travail n'est donc qu'une branche de l'imitation." L'invention, c'est le capital par

(1) La psychologie économique, p.108

excellence. "Voilà la vraie source de la valeur, et voilà pourquoi la classe la plus inventive de la société, fut-elle la classe la plus oisive, surtout s'il y a lieu de penser que le loisir relatif est une condition indispensable de liberté d'esprit et de fécondité d'imagination, a droit à sa large part des biens sociaux. Voilà aussi pourquoi le capital, cette autre idole des économistes, qui l'adorent sans la comprendre, n'est nullement le travail accumulé, ou du moins n'est pas cela essentiellement, mais bien avant tout, de l'invention accumulée."¹ Puis il distingue dans sa théorie du capital ce qu'il appelle le capital-germe, c'est-à-dire le faisceau des idées inventives et le capital-cotylédon ou l'outil-lage matériel.

Dans l'opposition économique, il donne une théorie psychologique des prix fondée sur la lutte intérieure des désirs, c'est-à-dire, de la valeur. Dans La Psychologie économique, tome II, p.30, il dit, "le prix étant déterminé par des comparaisons de désirs et de jugements, tout ce qui influe sur ces états psychologiques des acheteurs ou des vendeurs éventuels, doit être regardé comme facteur du prix. Or, qu'est-ce qui influe ainsi sur les désirs et sur les jugements et, par suite, sur les décisions relatives à la conclusion des marchés? D'abord, la vue des objets, la lecture de certaines réclames, de certains prospectus, la connaissance de certains faits extérieurs, - qui agissent, non parce qu'extérieurs,

(1) Logique sociale, p.350

mais parce que connus toujours plus ou moins exactement.

Et il y a aussi, ce qu'en oublie trop, des influences d'un autre ordre, plus subtiles et plus profondes, plus décisives souvent, des suggestions de personne à personne, au moment du marché, entre les deux contractants. Ce dernier facteur du prix, essentiellement personnel, joue un rôle manifeste dans les transactions primitives; et, même de nos jours, il n'a pas cessé d'être visible autant qu'important toutes les fois que le prix ne naît pas fixe, c'est-à-dire ne sort pas tout à fait de la volonté en apparence libre, - en réalité soumis à bien des influences personnelles ou autre - du commerçant.*

Enfin dans l'adaptation économique, il considère des inventions comme des facteurs de l'harmonie économique, puis de la propriété et de l'association, en tant que formes de cette harmonie.

Dans ces problèmes économiques, nous voyons jusqu'où peut égarer la conception psychologique de Tardé. Sa conception n'est pas assez large pour traiter scientifiquement les problèmes les plus essentiels de l'économie tels que l'intérêt, le salaire, les profits, le standard de vie etc. Un esprit dilettante, épris d'une vision simple, intuitive, touchant le vaste champ économique, n'avait qu'à prendre ce qui lui convenait et à modifier jusqu'à la distortion ce qui ne lui plaisait pas, ou simplement faire des omissions. Il est évident qu'il connaissait peu ou très mal les théories qu'il

a critiquées. Ses deux gros volumes sont remplis d'idées denses et fantaisistes, fruit d'un esprit souple et spontané, brouillé par sa propre intuition.

Sa conception psychologique a porté de bons fruits dans la Criminalité. Son premier livre sur ce problème qui a paru en 1886, La Criminalité Comparée et son grand ouvrage La Philosophie Pénale publié en 1891 ont fait sa renommée en France et à l'étranger. Il a écrit plus de quarante articles sur la Criminologie qui ont paru dans la Revue Philosophique, la Revue Pénitentiaire, la Réforme Sociale, la Revue Scientifique, Revue d'Anthropologie, Revue des deux Mondes, Archives de l'anthropologie criminelle, de criminologie et de psychologie morale et pathologique. Il a publié des comptes-rendus à plusieurs Congrès internationaux d'Anthropologie criminelle (Sessions de 1889 à Paris, 1892 à Bruxelles et en 1896 à Genève. Les plus importants de ses articles ont été incorporés dans ses livres, La Criminalité Comparée (1886), La Philosophie Pénale (1890), Etudes Pénales et Sociales (1892), Essais et Mélanges Sociologiques (1895).

Nous ne pouvons nous étendre longuement sur le problème de la criminalité chez Tarde, ce serait l'objet de toute une thèse. Le système criminaliste de Tarde a été le sujet d'une thèse du doctorat en Droit présentée à l'Université de Paris par M. Giesert.

Tarde a critiqué l'Ecole Italienne et surtout les théories de Lombroso qui soutenait qu'il y a un type physiologique précis de criminel que l'on trouve chez tous les criminels.

A ce sujet, il écrit: "les critiques ne portent, on le voit, que sur l'interprétation donnée par Lombroso aux caractères physiques ou autres si fréquemment présentés par les malfaiteurs. Mais elles n'entament en rien la réalité du type criminel. Seulement, il nous reste à expliquer à notre tour ce que nous entendons par là. Tâchons donc de classer ce type parmi les autres entités de même nom qu'élabore ou collectionne l'anthroposophe, cet ontologiste sans le savoir. Comme exemple du premier, on peut citer l'Homme américain de d'Orbigny, de même que, comme exemple du second, l'Uomo delinquente. Dans le premier, on entend par là l'ensemble des caractères qui distinguent chaque race humaine ou chaque variété et sous-variété nationale d'une même race; on dit ainsi le type anglais ou allemand, le type espagnol, italien ou français, le type juif ou arabe. Est-ce dire que ces divers traits distinctifs se rencontrent toujours chez les nationaux des divers peuples dont il s'agit? Non; rassemblés au complet, ils y sont clairsemés; à l'état fragmentaire, ils n'y sont que très fréquents. Mais ce n'est pas là une objection très sérieuse contre la vérité des schemes formés de la sorte, ni contre la réalité de leur objet. Vérité abstraite, réalité profonde qui consiste dans une tendance plus ou moins manifeste, plus ou moins énergique de la race ou de la variété en question livrée à elle-même, si nul croisement ne l'entrave à propager de préférence par hérédité le groupe total de caractères qu'on dit lui être propre, à le rendre de plus en plus fréquent et enfin exclusif de tout autre, comme si elle ne trouvait que là son équilibre.

stable, stable momentanément.

C'est dans un sens tout différent qu'on dit le type du pêcheur, du chasseur, du paysan, du marin, du soldat, du juriste, du poète. Cette nouvelle acception du même terme est pour ainsi dire transversale, perpendiculaire à la première. De même que, en voyageant, on reconnaît un Anglais, un Arabe, un Chinois, comme tel, à quelque profession ou à quelque race qu'il appartienne, de même d'un bout de l'Europe ou du bout du monde à l'autre, ne reconnaît-on pas un paysan, un militaire, un prêtre, comme tel, quelles que soient sa race et sa nationalité? Cette impression, en général, est confuse, et on ne l'analyse pas; mais l'exemple de Lombroso et de ses collègues, qu'il reste à suivre, montre qu'elle est susceptible d'un degré inattendu de précision anatomo-physiologique. Et il ne faut pas qu'on se méprenne sur la portée de ma pensée, sur la profondeur des similitudes qui constituent, je crois, les types professionnels ou sociaux reconnaissables, à peu près les mêmes, à travers les races souvent les plus différentes. Je ne me borne pas à dire qu'il y a des habitudes musculaires ou nerveuses identiques, nées (par imitation) de la routine d'un même métier, et capitalisées, pour ainsi parler, en traits physiques acquis, surajoutées aux traits physiques innés. Je suis persuadé, en outre, que certains caractères anatomiques apportés en naissant, d'ordre exclusivement vital et nullement social dans leurs causes, formés par génération seulement et où l'imitation n'entre pour rien, font partie aussi du signalement moyen propre à chaque grande

profession, sinon à chaque grande classe sociale. Ce n'est pas sans raison qu'on dit d'homme: il a le physique de son emploi, il a la figure d'un militaire, d'un magistrat, d'un membre du clergé. Voilà pour le visage; mais pourquoi ne serait-il pas de même du corps? Si l'on essayait sur des centaines ou des milliers de juges, d'avocats, de laboureurs, de musiciens, pris au hasard et en divers pays, une série de mesures et d'expériences craniométriques, algométriques, aphy-mographiques, graphologiques, photographiques, etc. expériences analogues à celles de Lombroso, sur des centaines ou des milliers de criminels, il est extrêmement probable qu'on arriverait à constater des faits non moins suprenants; à savoir, par exemple, que les avocats en général, principalement les avocats distingués, les avocats nés en quelque sorte, — faisant pendant aux criminels nés, et nés pour défendre ceux-ci, — ont, en moyenne, la taille, le poids, la capacité de crâne, supérieurs ou inférieurs de tant de centimètres, de tant de grammes, de tant de millimètres cubes à la taille, au poids, à la capacité crânienne de la moyenne des autres hommes appartenant à la même race et au même sexe. On découvrirait encore, que chez les ouvriers adonnés à tel métier, et y réussissant, la proportion des gauchers ou des ambidextres diffère de la proportion ordinaire, et que la différence est exprimable en chiffres; que leur sensibilité à la douleur, au froid, à la lumière, aux variations électriques, a son degré propre, général et permanent jusqu'à un certain point; qu'ils sont plus impressionnés par la vue d'un bon verre de vin que

par celle d'une jolie femme, ou vice versa, ainsi qu'il résulte-
rait des battements comparés de leur pouls enregistrés par
le sphymographe; ainsi de suite jusqu'aux nuances intellectu-
elles et morales les plus fugitives.

Je préjuge, on le voit, les résultats que donnerait pro-
bablement une vaste collection d'études anthropologiques con-
duites suivant la méthode des savants criminalistes dont je
parle, et s'appliquant à tous les métiers comme on l'applique
au métier du crime. Mais quoi de plus naturel que cette suppo-
sition? pourquoi la carrière criminelle aurait-elle seule ce
privilège de posséder un physique caractéristique, dont les
autres carrières seraient dépourvues? Au contraire, au lieu
de penser, a priori, que le signalement anthropologique de
celles-ci doit être plus accentué, car la première se recrute
un peu partout beaucoup plus indifféremment que les autres,
et elle exige des aptitudes beaucoup moins spéciales. Si
donc le lecteur juge que le portrait générique à la Galton,
donné par Lombroso, de l'homme délinquant, est suffisamment
net et précis, il devra présumer, à fortiori, qu'un portrait
générique aussi vivant de l'homme chasseur, de l'homme labou-
reur, de l'homme marchand, etc., est possible et attend son
photographe. On voit l'intérêt imprévu de ce gros volume
bourré de chiffres assez mal en ordre et de documents humains
repoussants.

Si Lombroso en se plaignant à ce point de vue, avait songé
que son type criminel n'est qu'un type professionnel d'une es-
pèce singulière et singulièrement ancienne, il aurait peut-

être moins souvent opposé son homme délinquante à l'homme normal, comme si les caractères physiques distinctifs en faisaient un phénomène à part au sein de l'humanité honnête, supposé homogène. Il aurait choisi parfois des termes de comparaison plus précis et plus avantageux, plus propres à faire ressortir les singularités de la variété anthropologique, disons mieux sociologique, qu'il découvrait. J'aurais bien voulu voir l'homme délinquant opposé à l'homme savant, à l'homme religieux, à l'homme artiste. Il eut été curieux surtout de le voir comparé à l'homme vertueux, et d'apprendre si celui-ci est l'antipode du délinquant au physique comme au moral, si par exemple, les personnes qui obtiennent le prix Monthyon chaque année ont en majorité la tête longue plutôt que ronde, les bras courts plutôt que longs, le front découvert, l'oreille effacée, la mâchoire faible, en même temps que la sensibilité à la douleur remarquablement vive et non obtuse, et le poile plus agité par une image d'amour que par une perspective d'ivresse... et si, sous tous ces rapports, elles s'éloignent autant des malfaiteurs de la moyenne des hommes civilisés, mais en sens inverse.¹ Donc le type criminel est un professionnel formé par le milieu social.

Sur l'origine du délit, Tarde s'exprime ainsi dans La Criminalité Comparée. "L'embriologie du délit, dont l'école positive se préoccupe avec raison, doit être étudiée de la sorte à mon sens, c'est-à-dire, à partir des premières et des plus légères dissidences individuelles

(1) La Criminalité Comparée, pp. 50-54

dans un milieu rigidement conformiste jusque-là, et non précisément à partir des premiers vols ou homicides commis par nos ancêtres animaux, quoique cette dernière étude ait certainement aussi son intérêt. Or, si l'on pouvait remonter ainsi toujours à la source sociale de chaque genre de délit, on verrait que le principe initial de la fermentation dont il s'agit a été l'importation de quelque nouveauté industrielle ou intellectuelle.

Il est clair, par exemple, que l'introduction du protestantisme dans les pays catholiques, au seizième siècle, par le trouble profond apporté à l'ancienne loi établie, y a mis deux morales en conflit, au détriment passager de la moralité. Les idées dites révolutionnaires ont exercé la même perturbation de notre temps. Peut-être salutaire; acceptons-en l'augure.¹

Sa conception de la peine est exprimée dans sa Philosophie Pénale par ce qui suit: "Aux yeux des populations primitives tous les membres d'un même groupe naturel, tribu ou famille patriarcale, composaient un tout indivisible, indissoluble, une véritable personne identique et immortelle. Elles avaient beau savoir que l'auteur d'un crime était tel individu et non ses frères, elles frappaient tous ses frères avec lui; comme maintenant nous avons beau croire que la cause d'un crime réside dans une partie seulement du cerveau de son auteur, nous faisons parfois tomber sa tête sous le

(1) La Criminalité Comparée, pp. 193-194

couperet de la guillotine. Nous nous fondaons alors sur la solidarité étroite qui lie les organes d'un même individu; d'autres fois, sur celle qui est réputée fictivement unir les ministres d'un même cabinet et n'en faire qu'une seule âme. Nos pères se fondaient sur la solidarité, à leurs yeux non moins rigoureuse, qui liait de leur temps les membres d'une même race. Quand le relâchement du faisceau patriarcal leur permit de distinguer entre le coupable et sa famille, ils commencèrent à admettre le principe de l'individualité des peines; à mesure que le progrès de la médecine et de la physiologie nous permet de distinguer parfois entre les parties malades et les parties saines d'un même cerveau, entre la folie et la personne, nous sommes portés à épargner celle-ci en nous défendant contre celle-là seulement. La notion de la responsabilité, au fond, n'a donc pas changé, et nous pouvons, sans rompre le fil de l'évolution historique, avancer dans les voies nouvelles ouvertes par les aliénistes.¹

La position sociale de l'individu s'exprime en termes de droits; Tardé développe cette idée de droit dans l'Opposition Universelle: "Il est remarquable que, dans la vie civilisée, nul intérêt n'ose décentement se montrer que vêtu d'un droit dont il prend le nom; cela prouve l'universelle répugnance de l'humanité à l'antagonisme et à la lutte; car, si nous savons que les intérêts sont souvent contraires,

(1) Philosophie pénale, p. 139

nous prétendons que les droits ne le sont jamais, qu'ils ne peuvent l'être, que leur essence est d'être d'accord entre eux, si bien que, lorsqu'ils viennent à combattre en apparence, le résultat de leur apparent combat est un jugement qui déclare l'un deux non pas vaincu par l'autre, mais inexistant, imaginaire. Telle est bien la singularité éminente, l'originalité frappante de la notion du droit; il est curieux et admirable qu'au milieu d'une nature anarchique où tous les êtres sont hostiles, pourvus de propriétés qui se combattent, l'homme ait conçue l'harmonie préétablie de ces propriétés supérieures qu'il s'attribue à lui-même, ses droites.¹

Tarde comme nous avons déjà vu, était contre tout dogme ou toute rigidité. Il s'en prend à l'idée de l'évolution juridique; c'était plutôt le mot "évolution" qui lui déplaisait car il se sert du mot "transformation". Il s'opposait à Durkheim, Spencer et les Positivistes parce qu'il les trouvaient trop doctrinaires. Lorsqu'il emploie les mots "lois" et "logique" par exemple dans les Lois Sociales, les Lois de l'Imitation, la Logique Sociale, il s'agit des phénomènes psychologiques, des croyances et des désirs de l'homme plutôt que de la connotation dogmatique ou normative de ces mots. Même dans ses analogies avec les sciences physiques ou biologiques, le caractère non-absolu et non-définitif, et non-exhaustif des plus importantes hypothèses des sciences natu-

(1) L'Opposition Universelle, p. 379

relles, était toujours présent à son esprit. Il était psychologue en toute chose et ses adversaires - surtout Durkheim - le considèrent comme trop subjectiviste... Tardé avait étudié Hegel et Cournot dès sa sortie du collège des Jésuites à Sarlat où il avait certainement pris contact avec la philosophie d'Aristote et de saint Thomas. Il préférait les ouvrages complexes et subtils de Renan et de Sainte-Beuve aux schèmes inflexibles de Comte et de Spencer. Il savait que l'amas de faits vitaux et variés de la vie sociale ne pouvait être réduit à des systèmes rigides. Il se plaisait à créer des hypothèses et à explorer n'importe quel champ de la réalité, la lampe de son intuition en main.

Il combattait l'idée de ces métalogues qui prétendaient que toutes les sociétés ont passé par les mêmes phases de développement, par exemple en ce qui concerne le régime matrimonial, la marche suivie serait la promiscuité, le matriarcat, le patriarcat; toutes les sociétés auraient passé par le communisme des biens pour arriver à la propriété individuelle. Contre la théorie des positivistes qui constraint l'évolution à suivre une voie uniforme déterminée, il allègue un grand nombre de faits qui la contredisent, qui mettent en évidence son caractère artificiel. Et il précise ce qu'il a de vraiment comparable et constant dans les diverses civilisations, ce qui dépasse les vaines formules empiriques de l'évolution à savoir, la tendance générale à l'élargissement du cercle social et par suite, les relations de droit - effet de la propagation imitative des inventions

juridiques et autres - l'assimilation progressive, la pénétration mutuelle des divers groupes primitifs, auparavant juxtaposés les uns aux autres, hostiles et hermétiquement clos, observant chacun sa coutume originelle et méprisant celle des autres. "En somme, dans ces associations où l'humanité aurait fait son noviciat communiste, on passe ordinairement son temps à repousser l'étranger qui veut forcer les haies épineuses de cet enclos familial. Je vois là des convives, plus ou moins nombreux, plus ou moins parents, assis à une même table, mais il ne s'ensuit nullement que ce soit un banquet public. C'est un grand dîner particulier dans une salle hermétiquement fermée."¹ Ainsi, à des prétendues lois sociales analogues, à des lois biologiques, Tardieu substitue, suivant sa conception psychologique, ses lois à lui, à savoir, la tendance sympathique et imitative des hommes. Il poursuit cette idée dans tous les domaines juridiques: droit criminel, obligations, régimes des biens, régime des personnes, etc...

Sa conception psychologique ne semble pas s'adapter très bien à la réalité en ce qui concerne l'Etat, la Politique et la Nation. Il dit dans la préface de Les Transformations du Pouvoir qu'il néglige les facteurs du sol, du climat et de la race parce que, comme sources du pouvoir, elles sont "trop visibles et trop brillantes." Elles jouent un rôle important mais ici, il envisage le côté psychologique. Donc, "la politique est l'ensemble des activités

(1) Transformations du Droit, pp. 75-76

quelconques d'une société en tant qu'elles collaborent ou s'efforcent de collaborer en dépit de leurs mutuelles entraves. Par suite, tout ce qui tend à fortifier ou à affaiblir cette collaboration, tout ce qui révèle qu'elle se fortifie ou s'affaiblit, a une importance politique; l'Etat, détenteur du pouvoir, a pour tâche de diriger ou de rétablir cette convergence de toutes les forces nationales vers un même idéal, de noter ses progrès ou ses reculs.¹"

Il parle de l'imitation internationale et il va un peu partout pour trouver ses exemples pour une vérité très connue. Les constitutions des Etats modernes se ressemblent, les nations conquises imitent les idées et les institutions de leurs conquérants, la fureur de coloniser devient une contagion internationale grâce à l'Angloaméricaine (l'Impérialisme moderne).

En parlant de l'armée, il dit: "On a l'habitude de regarder l'armée comme une société artificielle. Soit: mais elle est plutôt une société abstraite et pure, où les relations proprement sociales apparaissent dégagées de tout rapport biologique, pour la commodité de notre analyse. Dans la vie civile, il y a des rapports de mari à femme, de père ou de mère à fils; ils sont inconnus dans l'armée. Elle reçoit les enfants tout faits au dehors: la production des enfants, en effet, chose vitale plus que sociale, ne la regarde pas. Dans la vie civile, il

(1) Les Transformations du Pouvoir, Avant Propos.

Il y a des rapports économiques qui ne se retrouvent pas dans l'armée, ce qui montre qu'ils ne sont absolument essentiels à la vie sociale: les produits de tout genre, pain, viande, tabac, vêtements, ne sont ni achetés, ni vendus, ils sont repartis suivant certaines règles.... L'esprit d'obéissance et de docilité militaire, c'est, avant tout, l'esprit de conformisme; et, si nulle part ne règne une discipline aussi rigoureuse que dans les casernes et les camps, c'est que nulle part, la tendance à l'imitation n'est si forte... L'imitation donc, est la fonction élémentaire de l'organisme militaire; mais, qu'est-ce qui est imité dans les armées? Les volontés et les idées des chefs, qui grâce à l'obéissance et à la foi exaltée, se répandent dans toute l'armée et de cent mille hommes font une seule âme. L'âme collective, là, ce n'est rien de mystérieux ni d'énigmatique; c'est tout simplement l'âme du chef.¹ La nation, ce n'est qu'un faisceau de pensées et d'idées, "l'ensemble des enseignements ou des commandements réputés divins" d'un peuple.

Sa conception psychologique appliquée à l'étude des foules semble être une de ses plus fécondes hypothèses. Son ouvrage l'Opinion et la Foule est entièrement dominé par cette conception de l'imitation et de l'invention. Celles-ci y reçoivent une application limpide et lumineuse

(1) Les Transformations du Pouvoir, pp. 169-175

quoique son dilettantisme fasse souvent tort à ses analogies. Il définit la foule comme "un faisceau de contagions psychiques essentiellement produites par des contacts physiques". Le public, c'est "une collectivité purement spirituelle, une dissémination d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est toute mentale". Il fait l'historique de ces deux groupements puis la comparaison de leurs caractères sociaux et enfin une, il fait une classification des foules et des publics. Il fait aussi une étude de l'Opinion, de la conversation, des foules et des sectes criminelles.

Ces grands problèmes sociaux ont été tous l'objet d'études dont nous indiquerons les plus importantes dans notre bibliographie.

CHAPITRE IV

La conception psychologique

Article I

Ses lacunes, ses avantages

La conception psychologique de Tardé, que nous venons d'exposer, se résume en deux mots: Imitation et Invention. L'application de cette conception à tous les grands problèmes nous a intéressés énormément sans toutefois nous convaincre tout à fait. Sa vision simple, pour employer l'expression de Bergson, touche à tout avec l'efficacité d'une baguette magique; elle nous charme et nous éclaire, mais elle n'est pas une science. Après cette étreinte d'un esprit brillant et fécond, après toute cette littérature pseudo-scientifique et quelquefois fantaisiste, la sociologie reste à faire. Sa conception psychologique de la société est d'apparence sociologique, mais en réalité, elle n'est pas scientifique ni véritablement sociale; elle n'est qu'un point de vue. Prendre Tardé trop au sérieux, essayer de le rapprocher de telle école ou de telle autre, critiquer ses œuvres du point de vue interne et externe, chercher des définitions exactes, essayer d'y trouver de la logique et de l'ordonnance, tenter de retracer la chronologie de ses idées, nous semble quelque peu décevant. On se sent dérouté par un tel dilettantisme, un éclectisme

aussi extrême et une confiance sans bornes dans l'intuition.

Nous avons vu comment il est parti en guerre contre Spencer et contre Durkheim, comment il a combattu le réalisme social, l'évolutionnisme mécaniste, le matérialisme historique, le déterminisme psychologique de l'associacionisme. S'il a assez bien vu les erreurs de ses contemporains, pouvons-nous dire de quelle école ou seulement de quelles principes il s'inspirait? Pas d'une seule école bien sûr, et pas toujours de principes cohérents. Nous savons que Cournot a exercé une très grande influence sur lui; il lui a dédié les Lois de l'Imitation. On pourrait même supposer non sans raison que sa théorie de l'imitation lui a été suggérée par la lecture de l'Enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire de Cournot. D'autre part, la Monothéorie et Sociologie de Tardé n'est qu'un rêve néo-leibnitzien. Il semble bien que Hegel l'a influencé, si l'on pense à la triade: répétition, opposition et adaptation qui a des analogies avec la Thèse, l'Antithèse et la Synthèse du philosophe allemand. On peut quand même affirmer que Tardé a proposé une nouvelle théorie psychologique de la société, jusque là inconnue. Il n'a pas fait école, mais il a déclenché un mouvement d'idées qui a pris une extension considérable en Italie avec Sighele et Rossi, et aux Etats-Unis avec J.W. Baldwin, Ellwood, MacDougall et Ross. En France, son influence se retrouve chez Gaston Richard, Raoul de la Grasserie, G.L. Duprat, Goblot,

Hauriou, C. Blondel et plusieurs autres.

Tarde a sûrement connu et étudié la philosophie traditionnelle. D'ailleurs, il reçut toute son éducation formative au collège des Jésuites de Sarlat dont il a gardé, comme nous le savons, un assez mauvais souvenir. En maints endroits de ses œuvres, on sent qu'il s'est servi de la Poétique, de l'Ethique et de la Politique d'Aristote. Bien que libre-penseur dilettante, il avait souvent à combattre des thèses opposées à la philosophie traditionnelle, mais il voulait avant tout se montrer novateur. Sa conception psychologique, l'imitation, est une illumination; elle donne bien des clartés dans le champ chaotique de la vie sociale. Elle nous aide à mieux comprendre, à mieux expliquer maints phénomènes de la vie sociale. Par malheur, au lieu de se donner pour tâche de mettre en lumière un aspect limité du domaine social, elle recherche de prédilection les grandes généralités où tous les problèmes sont passés en revue, mais où aucun n'est traité efficacement. Ces généralisations si vastes et toujours trop hâtives, fruits d'intuitions rapides, ne sont susceptibles d'aucun contrôle. Les amas d'exemples et d'analogies qui illustrent les hypothèses ne sont pas des preuves.

Faute de définitions précises, on ne peut pas faire une critique rigoureuse de l'imitation et de l'invention. Mais le constant souci d'esthétique qui hante ses œuvres nous suggère une évolution de ces termes d'après le sens classique.

La spontanéité est le premier trait qui nous frappe dans toutes ses œuvres. Le cours de sa pensée était dominé par une vive imagination qui trahissait son tempérament si profondément individuel et artiste.

Depuis longtemps, Tarde avait l'intention d'appliquer ses idées générales au domaine de l'art, dont il avait une assez large connaissance. Il dessinait assez bien depuis sa jeunesse et il avait un fort penchant pour la poésie; le souci constant d'esthétique, avons-nous dit, est très marqué dans toute son œuvre. Cette soif du beau, ce souci d'esthétique se découvrent marchant de pair avec sa recherche de la vérité. La sociologie - telle que l'entend notre auteur - doit être éminemment une esthétique; le beau moral, aussi bien que le beau sensible doit y être recherché. La science sociale ne se suffit pas et l'étude des phénomènes sociaux n'est qu'un moyen qui doit conduire au bonheur humain.

Dans la Philosophie Pénale, il dit: "Fils de ce siècle, avouons, quoi qu'il en coûte à notre amour-propre filial - car il n'est rien de plus vénéré que cette paternité là,- avouons que, sous ses brillants dehors, notre société n'est pas heureuse, et, n'eussions-nous d'autres garants de ses grands maux que ses nombreux délit, sans songer même à ces suicides et à ces cas de folie qui se multiplient, sans prêter l'oreille aux cris d'envie, de souffrance et de haine qui dominent le tapage de nos cités, nous ne saurions révoquer en doute ses douleurs. Be quoi

souffre-t-elle? De son trouble intérieur, de son état illogique et instable, des contradictions intestines que remue en elle le succès même de ses découvertes et de ses inventions incouies, précipitées les unes sur les autres, ali-ments de théories contraires, sources de besoins effrénés, égoïstes et antagonistes. En cette gestation obscure, un grand Credo, un grand but commun se fait attendre; c'est la création avant le Fiet Lux. La science multiplie les no-tions, elle élabore une haute conception de l'univers, sur laquelle elle finira, je l'espère, par nous mettre d'accord; mais où est la haute conception de la vie, de la vie humaine, qu'elle est prête à faire prévaloir? L'industrie multiplie les produits, mais où est l'œuvre collective qu'elle en-fante? L'harmonie préétablie des intérêts fut un rêve de Bas-tiat, l'ombre d'un rêve de Leibnitz. Les citoyens d'un Etat échangent des renseignements scientifiques ou autres, par le livre, par le journal, par la conversation, mais au pro-fit de leurs croyances contradictoires; ils échangent des services, mais au profit de leurs intérêts rivaux; plus ils s'assistent mutuellement, plus ils nourrissent leurs contra-dictions essentielles qui ont pu être aussi profondes en d'autre temps, jamais aussi conscientes, jamais aussi dou-loureuses, jamais par suite dangereuses. En quoi se confir-ment-ils tous? A quoi collaborent-ils tous? Si l'on cherche le désir, commun à tous, par lequel ils ne se combattent pas, on n'en trouvera qu'un: faire la guerre au voisin. Notre siècle n'a rien imaginé encore de mieux que cette antique

et féroce solution du problème des intérêts qui consiste à faire l'ordre dans le désordre, l'accord des individus avec le conflit des nations. Supposez la paix du monde assurée par le triomphe définitif d'un Etat sous l'Empire romain, et dites comment, à défaut de guerre extérieure, nous pourrions éviter la guerre civile. De temps en temps, quand, par l'extension subite des suffrages, les masses électorales accrues, comme des lacs qui deviendraient mers tout à coup et s'ébahiraient de leur propre marée, sont agitées de grands mouvements d'ensemble, l'on croit qu'elles vont enfanter le Messie; mais ce ne sont que des balancements sur place, le va et vient d'une escarpolette grandiose. À certaines époques, dans l'Egypte des Pharaons, au moyen âge chrétien, le débouché belliqueux des coeurs n'était point unique; il s'y mêlait pour le combattre, leur convergence unanime vers un grand pôle imaginaire qui réellement les accordait, vers un point situé en dehors et au-dessus du monde réel, vers la vie posthume, sorte de foyer virtuel des désirs. On ne travaillait pas seulement ensemble pour tuer l'ennemi, mais à revivre dans le bonheur rêvé. Aujourd'hui, en fait de "salut", de sondage unanime et sauveur, d'astre de refuge, il n'y a plus à compter que sur l'art, la philosophie, la culture supérieure de l'esprit et de l'imagination, la vie esthétique, et, de fait, c'est là une Amérique illimitée qui reste aux hommes et qui leur offrira des domaines indivisés, indéfiniment extensibles sans choc de limites, sans procès ni

combats, longtemps après que toutes les plaines du Far-West et de la Plata seront défrichées et peuplées de cultivateurs hostiles. C'est le culte de l'art, d'un art plastique et superficiel il est vrai, qui a été la passion souveraine et la sauvegarde de l'Empire romain, si nous en jugeons par cette prodigalité exubérante de statues, de fresques, de monuments, d'ustensiles artistiques, qui fait contraster étrangement ses moindres villes de province avec les nôtres. Mais notre temps ne saurait se contenter de cette fête des sens; il réclame un art plus sérieux, des joies plus intenses de l'esprit; cela n'est encore qu'une ébauche et il s'écoulera des lustres avant que la majorité des hommes s'abrite en ce futur paradis terrestre, à supposer qu'elle y entre jamais."¹ Tardé a beaucoup insisté sur l'art, la vie esthétique, la culture de l'esprit à plusieurs endroits de ses œuvres, Transformations du Pouvoir (chapitre XI, L'Art et la Morale politiques), Les Lois de l'Imitation (page 266 etc.), La Criminalité Comparée, (chap. XI, p.116), Transformations du Droit (p.100), Logique Sociale (p.456, 441, 445, etc.)

Dans Notice sur la vie et les travaux de Charles Lévêque, il s'exprime ainsi, "L'art, en ce qu'il a de plus caractéristique, est l'élaboration sociale de la sensation, la communion sociale par la sensation et par le sentiment..."

La beauté en général, c'est tout ce qu'on admire avec

(1) Philosophie pénale, pp. 392-393

respect ou avec amour, avec gravité ou avec allégresse, avec terreur parfois dans les premiers âges, ou plus tard avec piété, et ce dont l'admiration respectueuse, amoureuse, grave, allègre, est, à une époque donnée, dans un pays donné, contagieuse essentiellement. La beauté scientifique, n'est-ce pas la vérité inattendue, libératrice, conquérante, la découverte que nous sentons féconde en découvertes nouvelles, et qui, toutes démontrables, seront comme elle universellement communicables? La beauté industrielle, économique, n'est-ce pas l'utilité inespérée, grosse d'utilités futures, destinées à se répandre de couche en couche sur la masse entière de la population? La beauté morale, n'est-ce pas la bonté rare, héroïque, qu'on sent propre à en susciter beaucoup d'autres et qui se signale en exemple à tous? La beauté artistique, esthétique, c'est pareillement la volupté neuve et exquise des sens et du cœur qui a le don unique de se partager sans s'amoindrir, ou plutôt de s'accroître en se partageant indéfiniment, comme le pain du miracle. L'art ainsi, comme le culte pour lequel il éclos mais auquel il survit, grandissant pour le remplacer, est la joie sociale, la jouissance collective par excellence."¹

Nous avons déjà mentionné la Variation Universelle. C'est son premier article d'après le témoignage de ses fils dans Gabriel Tarde, Introduction et pages choisies par ses fils, p.19. Cet article date de 1874 et il l'aurait écrit

(1) Notice sur les travaux etc..., p. 20

après avoir lu, en 1873, Les Premiers Principes de Sociologie de Spencer dont le dogmatique simpliciste l'agaçait. Il n'a publié cet article qu'en 1895. Les grandes lignes de toute son œuvre se trouvent dans cet article. La croyance et le désir, ces deux éléments quantitatifs de l'âme, la répétition monotone des similitudes des êtres du monde, similitudes qui sont pour la variation et l'éclosion des originalités individuelles qu'il appelle inventions. L'interaction des consciences ou l'imitation est le principe du monde social. La répétition et la variation, c'est la science et l'art. Il voulait garder les deux car ce sens de l'art le protège contre l'illusion dogmatique ou le plonge la science. Le passage de la Philosophie Pénale que nous avons cité n'est qu'une paraphrase de quelques idées exprimées dans La Variation Universelle... "la terre est inhabitable pour la justice. Le progrès la poursuit et le progrès la nie. Il n'existe que des justices relatives et des mœurs opposées qui se combattent et dont la plus forte l'emporte, je veux dire la plus propre à favoriser le déploiement de la différence humaine. Il existe aussi des codes, des mœurs écrites qui servent à mesurer fictivement l'équité des actions, comme la valeur vénale le mérite des services. Même en matière d'art, où néanmoins l'incompatibilité des œuvres est évidente autant que celle de deux parfums ou de deux saveurs, n'a-t-on pas imaginé un palliatif du même genre; les règles aristotéliciennes et les arts poétiques qui les ont suivies" ?¹

(1) Essais et Mélanges sociologiques, pp. 406-407

"Quoiqu'il en soit, il est étrange, certes, et il est triste que, dans ce siècle où les usines fonctionnent de mieux en mieux, où toutes les machines se perfectionnent, y compris la grande machine administrative, où les effets du frottement des poulies et des roues d'engrenage s'atténuent de jour en jour grâce à des ingénieurs plus intelligents, on entende crier de plus en plus fort les rouages humains du mécanisme social, les classes comme les Etats, d'autant plus froissés que ^{plus} rapprochés, les intérêts rivaux et souvent bien réellement antagonistes quoique solidaires, ennemis quoique liés ensemble, dont Bastiat chante, écho de Leibnitz, l'harmonie préétablie!"¹ Ainsi il continue en dilettante avec ses oppositions et adaptations, ses hétérogénéités et ses harmonies. Il oppose saint Thomas d'Aquin et la Somme Théologique à Luther, à Voltaire et aux Positivistes.

Ainsi la conception psychologique de Tardé s'alliait depuis le commencement dans son œuvre à une sensibilité d'artiste, à un souci d'esthétique qu'on retrouve partout. Oui, le "uomo sympathico", comme un adversaire italien l'appelait, a vraiment inventé une conception psycho-philosophique de l'imitation. Il a essayé de formuler les lois de l'imitation dans la société. Nous ne pensons pas qu'il ait réussi à créer une science sociale. Il a néanmoins le grand mérite d'avoir attiré l'attention des savants modernes sur le très important fait de l'imitation dans la vie sociale.

(1) Essais et Mél. p. 407

Beaucoup l'ont dédaigné parce qu'ils ne pouvaient pas servir de son intuition dans les sciences exactes. Mais l'hypothèse sinon la méthode reste non moins féconde et l'avenir est toujours là. Nous admirons aujourd'hui beaucoup d'intuitions de savants des siècles passés, qui sont confirmées par la science moderne, alors qu'elles n'étaient jadis que de la littérature.

L'importance de l'imitation a été toujours reconnue par la philosophie traditionnelle. C'est au sujet de l'éducation et de la musique que l'imitation est d'abord entrée en cause. Les Athéniens du IV^e siècle avant Jésus-Christ discutaient de l'utilité de la musique dans l'éducation. Nous indiquerons quelques grandes lignes de cette discussion qu'on peut trouver longuement développée dans la Politique et la Poétique d'Aristote. M. Maurice Defourny dans Aristote et l'Education, Annales de l'Institut Supérieur de Philosophie de l'Université de Louvain, Tome IV, 1920, a longuement commenté les textes suivants de la Politique: L. VIII, ch. 5 - 1340a - 1341b: 1^o les objets du toucher et du goût n'imitent pas les états d'âme, 2^o les objets de la vue n'imitent que le signe de ces états, 3^o la musique est une imitation directe et authentique.

Fustel de Coulanges, un écrivain pour lequel Tarde avait une grande admiration, dans son livre, La cité antique, 1893, p. 224, disait: "l'éducation n'est que la transmission de la culture d'une génération à la suivante, et à l'origine, cette transmission a lieu par le chant. Avant

d'être écrites, les lois ont été chantées. Le rythme était le seul moyen de les graver dans l'esprit. C'est aux accents de la lyre que les Grecs ont fait leurs premiers pas dans la civilisation et on s'explique ainsi que la musique, à raison de son ancienne importance comme véhicule de l'enseignement, ait dans la suite, par la force de la tradition, conservé une si grande place dans l'éducation, les philosophes continuant à lui attribuer une action politique et morale qu'elle n'exerce peut-être plus."

Aristote parle de l'imitation dans l'Art Poétique. D'après lui, l'art est la faculté propre à l'homme de créer un objet extérieur et tous les arts sont une imitation de la nature. L'art imite la nature d'une manière réaliste, idéaliste ou caricaturale. L'Imitation est naturelle à l'Homme depuis son enfance. L'homme diffère des autres animaux en ce qu'il est très apte à l'imitation et c'est au moyen de celle-ci qu'il acquiert ses premières connaissances. Tous les hommes prennent plaisir aux imitations. Poetica, c.e, 1448b 4-19.

Saint Thomas d'Aquin à l'instar d'Aristote a donné des définitions très claires de l'imitation qui ne laissent pas en doute l'importance capitale de cette inclination naturelle de l'homme. A l'article IX de la Question I de la Prima Pars en parlant des beaux arts, il dit que "l'art est une imitation agréable" - "ars delectabiliter imitandi". Il dit aussi que "l'art est la norme juste des choses qui peuvent être faites" - "ars, recta ratio factibilium."

Dans les sentences (I Sent. d. 28, quest.2, a.1)

St. Thomas distingue un triple degré d'imitation, en autant que quelque chose atteint la raison d'image, dans la même mesure, il atteint la raison de ressemblance car selon qu'il diffère, il n'est plus image.

Le premier degré est celui où l'on trouve quelque chose semblable à la qualité d'une autre, qualité qui désigne et exprime la nature de l'autre, bien que cette nature ne soit pas en elle comme la pierre est dite l'image de l'homme en autant qu'elle a une figure semblable sans que subsiste la nature de la chose dont elle est l'image, ainsi l'image de Dieu dans la créature, ainsi l'image du roi sur la monnaie. Et ainsi, c'est un mode imparfait de l'image (imitation). Mais on trouve une raison plus parfaite quand en plus de cette qualité qui désigne la nature semblable se trouve cette même nature en espèce comme l'image de l'homme père dans son fils, parce qu'il a la similitude par sa figure et par la nature que la figure signifie.

La plus parfaite raison de l'image est quand on trouve la même forme en nombre et la même nature dans celui qui imite avec celui qu'il imite et ainsi le Fils est la plus parfaite image du Père parce que les attributs divins qui sont signifiés par mode de qualité se trouvent en même temps dans le Fils, non seulement selon l'espèce, mais selon l'unité en nombre.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur ces

définitions traditionnelles de l'imitation. Mais nous voulons que la potentialité de l'imitation que Tarde a eu le grand mérite de signaler, s'appuie sur d'excellentes autorités et devrait être exploitée dans la science sociale.

Article II

Examen critique

Rappelons que la conception psychologique de notre auteur se résume dans les deux termes, Imitation et Invention. L'imitation, ce n'est pas seulement le fait de copier une autre personne mais de copier des idées, des coutumes et des gestes à travers les personnes. C'est un phénomène psychologique par lequel les idées se répètent et se propagent dans le domaine social. L'invention, c'est la combinaison nouvelle des croyances et des désirs qui viennent des individus et qui sont propagés par l'imitation. Le procédé de la combinaison est un fait psychologique qui intéresse Tarde plutôt que les choses inventées. Ainsi il dit dans Les Lois de l'imitation, p.96, "innover, découvrir, l'individu doit s'échapper momentanément de la société. Il est supra-social plutôt que social lorsqu'il possède cette race audace..." Parlant de l'imitation à la page 217 (Lois de l'imitation) Tarde dit, "L'imitation peut être consciente ou inconsciente, réfléchie ou spontanée, volontaire ou involontaire. Mais je n'attache pas d'importance à cette division."

Tout le secret de la réalité est caché dans ces deux termes d'imitation et d'invention. L'imitation est, à notre avis, un terme plutôt descriptif qu'explicatif. Nous constatons le fait d'imitation mais cette constatation ne nous explique pas pourquoi on a imité, et ici "arde ne nous donne aucune lumière. Cependant sa conception psychologique nous aide à décrire et à comprendre les institutions sociales.

Nous acceptons le fait que l'imitation est une tendance naturelle à l'homme qui se manifeste dès son enfance, qui est très forte surtout chez les enfants. Mais est-ce qu'elle se manifeste comme une tendance automatique sociale? Notre auteur semble dire "oui". Dans Lois de l'imitation, p.95 il dit, "La Société, c'est l'imitation et l'imitation est une espèce de somnambulisme". La loi suprême de l'imitation est progression géométrique analogue à la tendance des vibrations physiques d'onduler éternellement et à la tendance à se reproduire sans cesse des espèces vivantes. Cette progression géométrique de l'imitation est un fait psychologique, une sorte de contagion psychologique mystérieuse qui se manifeste entre les consciences individuelles. C'est une impulsion sui generis, la causalité, pour ainsi dire, de son système. L'homme social est donc aussi passif à l'imitation qu'un sujet hypnotique est à la suggestion. Cette progression ou propagation est entravée ou arrêtée ou accélérée selon les différents obstacles qu'elle rencontre tels que les divers milieux sociaux, la volonté des individus etc. Ce processus selon Tarde est un travail

purement logique et il l'a longuement développé dans son ouvrage La Logique Sociale. Nous ne nous en occuperons pas ici car c'est une application de sa conception psychologique et nous nous intéressons à la conception psychologique elle-même.

Tarde nous donne trois lois de la propagation de l'imitation. La première, c'est que l'imitation va de l'intérieur à l'extérieur, (ab interioribus ad exteriora). Car les croyances et les désirs qui ne sont que des imitations ne se propagent qu'à travers les personnes et leur propagation est en raison directe de ces rapports d'individu à individu. La seconde loi dit que l'imitation va du supérieur à l'inférieur car le prestige y joue un rôle capital. La troisième loi s'appelle la loi d'alternance de la coutume et de la mode.

La conception psychologique de Tarde n'est qu'un procédé descriptif. Il n'a pas érigé une science positive de la société. Selon lui, tout le domaine social est fait de croyances et de désirs imités qui sont mesurables par la statistique à cause de leur propriété de croître et de décroître et d'être propagés. Le social, c'est tout ce qu'il y a de spirituel.

La conception psychologique de la société de Tarde consiste dans l'interaction des consciences individuelles. L'imitation, c'est un lien interindividuel. Ce qui est toute autre chose qu'un sentiment collectif, social. Ici les paroles du R.P. Delos, O.P. pp. 10 et 11 dans l'Intro-

duction du Précis de Sociologie par A. Lemonnier, O.P., J. Tonneau, O.P. et R. Troude (Editions Publiroc, Marseille, 1934) nous conviennent parfaitement dans notre critique.

"Un sentiment est collectif, non pas lorsqu'il est éprouvé simultanément par des individus juxtaposés et indépendants, mais lorsque sa cause et son terme, étant situés en dehors des individus qui l'éprouvent, - sont extérieurs, objectifs, généraux par conséquent, c'est-à-dire capables d'impressionner une pluralité indéterminée d'individus, de faire naître chez eux des sentiments analogues, d'orienter leur action dans le même sens, bref, de créer entre eux un lien de cohésion est une unité d'action.

Dès lors, les faits sociaux ne peuvent s'expliquer par la seule étude des psychologies individuelles; ils ne sont pas tout entiers dans l'âme des individus, agents de la vie sociale; il y a toujours un élément objectif, extérieur, extra-individuel, qui les explique et qui est la cause des comportements sociaux. Ceux-ci constituent donc une matière propre, un domaine spécial dont une science d'observation doit constater, décrire et classer les phénomènes.

Dans la préface des Lois de l'Imitation, Tarde dit qu'il ne fait qu'analyser et décrire le côté purement social des faits humains et qu'il laisse de côté tout ce qui est seulement organique et physique. L'aspect "purement social" n'est qu'une relation d'esprit à esprit. Le fait d'avoir fait cette séparation, de ce qu'il appelle

le "social" du "vital" ou organique, constitue une grande lacune chez Tarde. Le lien individualiste d'imitation n'est pas un lien social.

L'insistance de Tarde presqu'exclusivement sur le côté des phénomènes sociaux le rend Nominaliste en matière sociale./ La société est une abstraction et seul l'individu est réel. La vie psychique s'élabore en vie sociale. La psychologie sociale selon Tarde, c'est la psychologie intercérébrale, "l'interpsychologie", comme il l'appelait; c'était une science introspective. Selon nous, ce n'est pas une psychologie sociale à proprement parler, car elle néglige les faits objectifs sur lesquels la psychologie sociale doit se baser. Sa conception était tout à fait opposée à celle de Durkheim. Un sentiment collectif indépendant des représentations individuelles, c'est du réalisme social, c'est de l'ontologisme dont il a combattu chez Durkheim.

Nous concluons que la conception psychologique de Tarde, étant avant tout, descriptive, est insuffisante à créer une science positive de la société parce qu'elle néglige trop les éléments objectifs des phénomènes sociaux. Il croyait qu'il fallait chercher dans l'homme psychique, les lois suprêmes des sciences exactes, et non dans les faits objectifs de la nature.

On doit dire que la théorie de Tarde est vraiment originelle et que c'est une œuvre de génie. Sa conception psychologique de l'imitation est très potentielle et peut être mieux exploitée si l'on tient compte des faits extra-individuels objectifs de la vie sociale.

BIBLIOGRAPHIE

I.- Oeuvres de Gabriel Tarde

1. LIVRES

- La Criminalité comparée, Paris 1886, 4e édition 1907.
- Les Lois de l'Imitation, Paris 1890, 2e édition 1900.
- La Philosophie pénale, Paris 1890, 3e édition 1910.
- Etudes pénales et sociales, Paris 1892.
- Les Transformations du droit, Paris 1893, 5e édition 1922.
- La Logique Sociale, Paris 1895, 4e édition 1913.
- Essais et Mélanges sociologiques, Paris 1895.
- L'Opposition universelle, Paris 1897.
- Les Lois sociales: esquisse d'une sociologie, Paris 1898, 2e édit. 1900.
- Etude de la psychologie sociale, Paris 1898.
- Les Transformations du pouvoir, Paris 1899, 2e édition 1909.
- L'Opinion et la Foule, Paris 1901, 4e édition 1922.
- Psychologie économique, 2 volumes, Paris 1902.
- Fragment d'Histoire future, Paris 1905.

2. ARTICLES DE REVUES

Revue Philosophique, 1890 à 1901.

Congrès international d'Anthropologie criminelle: comptes rendus, 1889, 1892, 1896.

Archives d'Anthropologie criminelle, de Criminologie et de Psychologie normale et pathologique, 1887 à 1904.

Revue d'Economie politique, 1888, pp.526 - 261.

Revue d'Anthropologie, 3e série, vol.III, 1888, p.521.

Revue scientifique (revue rose) volumes XVIII-XX, 1889-91.

Revue Politique et Littéraire (revue bleue), 3^e série, vol. V, 24, 1892; 4^e série, vol. V, 2, 1894, 1896, 1897, 1901, 1903; 5^e série, vol. V, 1. 1904.

Revue internationale de Sociologie, 1893-1904.

Revue Pénitentiaire, 1893-1903, volumes XVII à XXVII.

Annales de l'Institut international de Sociologie, volumes I-X, 1894-1903.

La Réforme sociale, 4^e série, vol. VI, 1898.

Revue de Métaphysique et de Morale, 1898, no 8; 1901, no.9; 1905, no.13.

La Revue de Paris, volumes IV-V, 1898-99.

Bulletin de l'Institut international de Statistiques, XII, 1900.

Revue de Philosophie, V, 1904.

Séances et Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, LXII, 1904, 5: Notice sur la vie et les travaux de Charles Lévèque.

II. - Ouvrages sur Gabriel Tarde

Bouglé, Constantin - Un sociologue individualiste: Gabriel Tarde, Revue de Paris, 1905, 3.

Davis, Michael M. - Gabriel Tarde, an essay in sociological theory, New York, 1906.

Dupont, Auguste - Gabriel Tarde et l'Economie politique, 1911.

Giesert, M. - Le système criminaliste de Tarde, Paris 1922.

Lacassagne, A. - Gabriel Tarde, Archives d'Anthropologie criminelle, XIX, 1904.

Matagrin, Amédée - La psychologie sociale de Gabriel Tarde, Paris, 1922.

Tarde, Alfred - Gabriel Tarde par ses fils, Pages choisies, Paris 1911.

Worms, René - Gabriel Tarde (Revue intern. de Sociologie, 1904)

Worms, René - La philosophie sociale de Gabriel Tarde, Revue philosophique, LX, 1905.

III.- Autres ouvrages consultés

Aristote Poétique.

Politiques.

S. Thomas Super Sententiis.

Summa Theologica, Prima Pars.

In VIII Libros Politicorum.

Baird, James " The mental development of the Child.

Barnes The philosophy of the State in the writings of Gabriel Tarde, Phil. Review, vol. 28, 1919, pp. 248-275.

Bernard L.L. An Introduction to Social Psychology, 1924.

Blondel, Dr Chs. Introd. à la psychologie collective, 1934, Alcan, Paris.

Farnsworth, Paul Social Psychology, 1936, N.Y. & London.
Richard LaPiere

Faris, Ellsworth The concept of Imitation, Am. Journal of Sociol. 1926, 367-78.

Holbwachs, Maurice Individual Consciousness and Collective Mind, Am. Journal of Sociol., Vol. XLIV.

McDougall, William An Introduction to Social Psychology, 1908, London.

Ross, Edward A. Social Psychology, 1908, New York.

Young, R. Imitation, Encyclopedia Soc. Sc., VII, 566-87.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I - L'activité littéraire et le développement de ses théories.	16
Article I Estat de la question	16
Article II Vie et Chronologie des œuvres de G. Tardel	18
CHAPITRE II -Les caractères généraux de la Philosophie de Gabriel Tarde	28
Article I Sa position générale	28
Article II Les éléments généraux	34
CHAPITRE III-La Conception de la Société chez Tarde . .	43
Article I Ce que c'est la Société — Éléments fondamentaux des sociétés — Quelle conception de la société résulte de cette position.	43
Article II La conception des grands problèmes sociaux qui résulte de la conception psychologique de la société.	50
CHAPITRE IV -La conception psychologique	68
Article I Ses lacunes, ses avantages	68
Article II Examen critique	81
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	86
TABLE DES MATIERES	89